

LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

PRIX DE LA PLUME
LYCÉENNE 2023

PRIZ AN DRO-BLUENN EL LISEOÙ 2023

PRIZ DE LA PLLEUME LICEYENE 2023



Le 1^{er} prix est attribué à :

Ethan MERLET,

Élève en Terminale HLP au Lycée Jean Macé à Lanester

D'après *L'Échiquier* de Jean-Philippe Toussaint



Invitation au voyage

Les échecs m'évoquent cette fameuse scène, de la version cinématographique de *Lolita* par Kubrick qui représente de manière métaphorique la volonté de prise de la Dame (*Lolita*) par le professeur de littérature. Toussaint lui aussi cherche à nous prendre.

Les échecs sont une forme de jeu complexe dans lequel les adversaires s'affrontent à coups de logique et de stratégie, à mort. Je ne savais à quoi m'attendre avec un livre intitulé *l'échiquier*, si ce n'est une énième étude psychanalytique établie à travers ce jeu. Celui de Jean-Philippe Toussaint, est une grille, un espace. La grille de lecture, celle qui permet de baliser le voyage entrepris dans sa mémoire, ses souvenirs ; un espace temporel, « c'est le présent de ce livre, son présent infini ».

Ainsi, nous voici confinés. Confinés, et pourtant si libres de penser ! Dans un « rayonnement illimité », et Toussaint nous emmène, page après page, visiter les vestiges mouvants de son passé. Le livre vit. Il vit, car l'auteur ne sait plus ce qu'il veut dire, il se perd, mais écrit. Écrit, non pas pour construire une histoire, une intrigue, puisque « qu'importe, finalement, ce que les livres racontent », mais pour avoir accès à ce plateau de jeu, cet échiquier de sa mémoire qui lui permet de se mettre à l'abri d'un monde extérieur, devenu depuis la pandémie (en un sens déclencheur de cet ouvrage) « ouvertement hostile ».

Le lecteur aussi est perdu. Tant mieux. Ce roman est un tout, et il est impossible de saisir, en peu de mots, les innombrables thèmes abordés. Je voyais, schizophrène tout comme le joueur d'échecs de Zweig lorsqu'il joue seul contre lui-même, le projet se mouvoir, suivre indéfectiblement les sinueux chemins de la mémoire de Jean-Philippe Toussaint qui se déroule au fil des pages. Ce n'est pas le parfum d'une madeleine trempée dans du thé, mais le sol de son passé, celui de son école, damier noir et blanc qui impose cette idée, non cette volonté d'écrire *l'Échiquier*. Tenir ainsi en échec la fuite du temps en trouvant, comme dirait Proust, le moyen de se garder « un peu de temps à l'état pur ».

L'auteur semble faible. On dit souvent cela de ceux qui se réfugient, se coupent volontairement du monde derrière leur plume et leur carnet pour écrire sur eux. Mais l'échiquier, c'est la littérature qui se pense. L'écriture qui se découvre elle-même. La voici véritable nécessité pour quiconque souhaite pénétrer l'âme humaine. Partir, à la quête de soi, bien plus précieux que le Graal. L'écriture est ainsi le seul moyen de saisir l'inatteignable. Pour ce faire, l'auteur procède en joueur d'échecs. Il avance ses pions, joue ses coups, tâtonne et, construit. Il y a quelque chose de l'ordre de la construction dans l'échiquier, et ses 64 cases rigides ont tenu le choc. C'est de cette contrainte que naît le génie de ce projet. Affirmer que « l'écriture romanesque est une méthode de connaissance de soi », en s'imposant la salvatrice contrainte de respecter les 64 cases de l'échiquier. Jean-Philippe Toussaint, nous invite, nous prouve, que oui, nous devrions prendre la plume, prendre du plaisir à aligner les mots, les phrases, et reconstruire les images disparues de notre passé. L'auteur, nous donne, non pas la vocation, mais la permission. Celle d'avoir le courage de prendre sa plume et d'assumer qu'il est parfois bon de parler sans savoir où l'on va.

« C'est bien pour savoir où je vais que je marche », disait Goethe.

Le 2^e prix est attribué à :

Gabriel CHAVIRAL-ROIG,

Élève en Terminale HLP au Lycée Jean Macé à Lanester

D'après *L'Échiquier* de Jean-Philippe Toussaint

*

**Lettre à l'auteur
« C'est vous l'écrivain »**

Cher Mr Toussaint,

En commençant la lecture d'un récit, j'ai toujours l'impression de me lancer dans un jeu de piste, d'autant plus s'il s'agit d'une écriture de soi. Comment l'écrivain s'empare-t-il de sa vie pour la retranscrire avec des mots ? Comment s'y prendre, quelle forme lui donner (à la vie et au texte), sous quels axes la regarder, comment la mettre en ordre, la mettre à jour. Lire votre livre fut ainsi pour moi une expérience saisissante. Le lecteur (moi) et l'écrivain (vous) suivons une trajectoire comparable : nous partons à la découverte de nous-même.

Plusieurs indices ici, *L'Échiquier* : le titre puis la quatrième de couverture où un plateau d'échecs vide est représenté. Le nombre de chapitres, 64 : le nombre de cases sur ce plateau. À la lecture des premières pages : des souvenirs, des pensées, des moments constitutifs de votre vie. Ce plateau c'est vous, l'auteur. Vous êtes l'espace et le temps même sur lesquels les possibles de vie se sont joués, se jouent. Les cases ne se suivent pas de façon chronologique. Au début vous partez d'un emplacement stratégique : Mars 2020, le confinement. Le point de départ du livre, depuis lequel moi lecteur j'avance. D'abord à l'aide d'un simple pion. Mais très vite ce plateau qui lie tous ces moments de votre vie offre la possibilité de sauts dans le temps, d'une gymnastique inattendue. La parole quitte le présent, et à l'aide du cavalier, avance, se déplace plus librement de manière non linéaire, et entreprend ce que vous appelez un « pont temporel ». Cette structure permet de plonger à la verticale, dans vos souvenirs et constitue ainsi « l'échiquier de (votre) mémoire ». Ces souvenirs surgis du passé deviennent « le présent infini du livre ». Il est souvent question du temps dans votre récit, puisque l'espace du livre est lui-même cette remontée à la surface qui permet de saisir le présent. Une authentique plongée. Le temps est compté dans une partie, il faut jouer son coup avant que le sablier ne s'écoule. Avec ce livre vous échappez à cette règle pourtant essentielle dans une partie d'échecs, vous trouvez la manière de figer le temps. Il s'agit aussi de jouer le bon coup : est-ce celui qui échappe à l'échec ? Je continue mon investigation, ma propre plongée et je m'attarde sur ce mot pour chercher à le traduire, voilà une autre piste sur laquelle vous me lancez. Je m'essaie, tout comme vous à la traduction.

« S'échouer » : quel sens prend-il dans *L'Échiquier* ?

« S'échouer » comme le ferait un bateau. On peut jouer des millions de parties, prendre une infinité de directions. Il faut faire des choix, se fixer une partie tout en opérant des détours, se laisser « échouer », errer, laisser sa place au hasard. Je dois moi, lecteur, tout comme vous, auteur, me laisser m'échouer aux abords de vos phrases, réaliser cette plongée dont vous parlez à la case 54. Vous m'ouvrez la voie et je me laisse sombrer dans la matière du livre, plonger dans cette intimité, ingérer vos paroles, les traduire, opérer ce passage de vous à moi par le langage et ainsi, faire naître en moi votre phrase, la laissant résonner, la faisant devenir mienne. L'écriture de soi en particulier, permet d'entreprendre ce voyage, qui passe par vos abysses intimes pour m'inviter à mon propre abîme.

Vous êtes un maître en la matière. Stratège, vous jouez vos pions. Les souvenirs, les fantômes remontent dans cet espace hors du temps. Et à mon tour je vous suis, navigue dans mes propres sensations et réflexions nées de votre lecture. *L'Échiquier* devient ainsi le passage, le pont vers mes propres abysses. Premier palier de décompression. Il m'ouvre à l'écriture de moi-même. Et la dernière ligne qui vient effleurer les bordures de cette lettre, appartient à l'ébauche de ce vers quoi ce livre peut m'amener. Cette lecture me permet de découvrir la structure de mon propre échiquier, de partir à sa découverte, mieux qu'une autorisation, c'est une invitation. Ainsi je vous remercie pour cette lecture, ce coup en ouverture, qui m'invite au voyage, à la découverte de l'autre et de soi.

Bien à vous,
Gabriel

CATÉGORIE « PRIX DE LA PLUME »

Le 3^e prix est attribué à :

Zuzanna CHEVALIER,
Élève en Seconde au Lycée Jeanne d'Arc à Vitré
D'après *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea

*

Figé dans la pierre

Un coup de ciseau, un soupir,
Un jeune garçon, un nain, un sculpteur de génie et un nom,
Une jeune femme, une héritière ambitieuse, des idées avant-gardistes et un nom,
Une rencontre, un lien puissant et deux noms.

Un coup de marteau, deux soupirs,
Un village au cœur de l'Italie, un cimetière et un don,
Une guerre, du fascisme et un don,
Un destin qui les lie, une attraction magnétique et un don.

Un coup de gouge, trois soupirs,
Une statue, une histoire, un souvenir et une vie,
Un auteur, des origines, un prix et une vie,
Une épopée, de la fougue, de la beauté et une vie.

Un coup de burin, quatre soupirs,
Un moment de frustration, des regrets et un ressenti,
Une séparation, de l'admiration et un ressenti,
Un peu d'attachement, des rêves et un ressenti.

Un dernier soupir, un dernier battement de cœur,
Une femme debout et un sculpteur,
Une Piéta.

« Tramontane, sirocco, libeccio, ponant et mistral, je t'appelle du nom de tous les vents. »

Le 4^e prix ex-æquo est attribué à :

Line THIBAUDEAU,
Élève en Première HLP au Lycée Colbert à Lorient
D'après *Naufrage* de Vincent Delecroix

*

Requiem d'un naufragé

Nous n'étions plus que deux
Entourés de tous ceux
Qui, en un instant, se sont retrouvés
Sans un souffle et sans un bruit, tous noyés.
C'est une histoire qui commence
Ô bien avant ce naufrage !
Ce doit être notre différence,
La cause de ce monde en rage.
J'aimerais alors m'adresser à vous
Oui vous, qui nous avez lâchement laissé crever !
La voix de cette femme... « tu ne seras pas sauvé »
Était-ce un véritable vœu exprimé ?
De fermer les yeux sur notre souffrance,
Sur nos joues congelées, de larmes irritées ?
C'est cette nuit de novembre,
Sur ce zodiac qui tremble,
Une poignée de gens, tous épuisés
Nous étions vingt-neuf migrants, tous affamés.
Des cris et encore des pleurs
Nous étions vingt-neuf migrants crispés de peur.

J'ai réalisé alors,
Entouré de mes compagnons de la mort,
Que notre destin ne tenait plus qu'à un vieux bateau sous l'eau,
Qu'un simple appel au secours serait perdu dans les flots.
Je me suis donc résigné à penser,
Penser à nous les naufragés de la mort,
Penser à notre vie emplie de misère,
Penser que nous étions condamnés.
Seulement, il me chagrine de croire
Que malheureusement nul
Ne puis comprendre ce désespoir...
Faux criminels sans scrupules !
C'est ainsi que je vous vois
À cet instant où ils se noient,
Mais si je laisse ma colère m'envahir
Je n'éprouverai plus que le sentiment du martyr.

C'est sur cette mer d'agonie
Que je vois, quand le ciel pâlit,
Un gouffre profond et en lui
Nous et le zodiac engloutis.
Puis, quand je refais surface
Je les regarde et je les pleure
Pourquoi ? Je devrais être l'un des leurs !
À la place, je les enlace...
Depuis lors, j'ai bien souvent maudit
Tous ceux qui n'ont pas compati
Cela m'a permis d'enfourer ma haine dans les remous.
Et vous, vivez-vous de cette haine en nous ?

Le 4^e prix ex-æquo est attribué à :

Émilie MOTREFF,

Élève en Terminale HLP au Lycée Jean Macé à Lanester

D'après *Proust, Roman familial* de Laure Murat

*

Préface imaginaire Être ou paraître

Un milieu qui semble irréel, étincelant de prestige. Des lustres cristallins éblouissent les hauts plafonds dorés de ces vies qui se veulent si lisses et parfaites. C'est sur ce monde à part, bien moins éblouissant qu'il n'y paraît, que Laure Murat nous ouvre la porte (haute et avec un heurtoir en tête de lion doré évidemment). Par la lecture d'*À la recherche du temps perdu* de Proust, Laure Murat s'est émancipée d'une famille opprimente de codes et de manières. La lecture de l'œuvre romanesque qui démonte si bien les mœurs de cette classe sociale a ainsi permis à l'autrice de se saisir de ce qu'elle subissait sans pouvoir le nommer. Pour elle comme pour nous, une véritable prise de conscience s'opère. L'autrice prend peu à peu conscience du roman que constitue sa propre généalogie. Tout s'élabore sur une fiction, un apparaître ; une illusion. Cette réalité dévoilée par Proust lui-même, dans son rôle de « Proustigiteur » semble dissiper cette épaisse fumée de pudeur si étouffante pour laisser place à une tout autre réalité. Pas de pudeur, plutôt de l'indifférence. Une véritable société du détail, une idée de l'esthétique qui ferait presque envie. Une forme pure ou une pure forme ?

C'est le manque de profondeur des relations qui fait rapidement déchanter. Il y a bien dans ce récit un ressenti de magnificence empoisonnée. La famille est une structure vide.

Laure Murat nous permet ainsi d'entrer dans un milieu qui nous est habituellement fermé. Là tout n'est que luxe, silence, apparence et vacuité. La fiction aide ainsi à voir la réalité : émerge ainsi une histoire familiale complexe qui ne tient debout que par les codes et les rôles à tenir. Laure Murat n'a pas voulu rester à la place qui était la sienne ; celle de toutes les femmes de la lignée. Se définir comme « mariée à » et « mère de ». Le parcours de cette femme qui refuse de tenir sa place, qui ose s'en défaire même et qui assume de ne pas s'y conformer est tout simplement très beau à lire.

Laure Murat témoigne ici d'une quête identitaire, trouver qui elle est en dehors de la famille, en dehors de ses ancêtres, personnes ou personnages. Elle s'adonne à la lourde tâche de démêler le vrai du faux dans un va et vient constant entre le beau de façade et le beau de réussir à s'émanciper, à gagner en liberté.

Ainsi, comme l'affirme Proust, encore, dans *Le temps retrouvé*, l'Art a permis à Laure Murat de révéler ce qui était là sans qu'elle puisse le voir. Terminons par ces mots qui concluent au mieux notre lecture : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. »

Le 6^e prix est attribué à :

Suzanne RAVACHE,

Élève en Première au lycée Jeanne d'Arc à Vitré

D'après *Naufrage* de Vincent Delecroix



Rivages

Naufrage est un maelström qui vous happe et qui vous fascine, vous enjôlant sans jamais relâcher votre attention ? Vous allez le dévorer en une nuit, absorbé, sans réaliser que peu à peu vous perdez pied, jusqu'à ce que la vague finale vous engloutisse.

Ce roman raconte une dégénérescence, une défaillance : celle des migrations. Polémique au cœur de bien d'actions politiques, particulièrement en Europe, où ils étaient entre autres 46 000 migrants à avoir traversé la Manche en 2022 pour rallier la côte anglaise. Ce sont des milliers d'enfants, de femmes, d'hommes, tous différents, rejetés par tous, et qui pourtant n'aspirent qu'aux mêmes droits que nous. C'est un mal endogène qui nous gangrène et nous hante, une part de notre humanité que nous répudions. Ils sont ceux que l'on écrase, que l'on oublie, que l'on lynche ou que l'on critique, ceux qui subissent toutes les vagues et toutes les tempêtes, ceux qui meurent pour qu'on les plaigne et qu'on accroche malgré tout notre modernisme et notre supériorité. C'est la cicatrice béante, une tache qui s'étend, c'est la débâcle de notre humanité.

Naufrage nous permet de nous confronter avec ce personnage, opératrice du CROSS, qui pourrait être tout le monde. Ce réceptacle de la pensée moderne, contemporaine, européenne, cette pensée qui est la nôtre. C'est se confronter à notre société défaillante, qui sombre dans la haine de cet « autre », sans âme et sans cœur. Cette société, apitoyée dans une situation morale donnée, qui se dépêtre sans cesse de sa lourde culpabilité d'être privilégiée et de rejeter des innocents, sacrifiés sur l'autel de notre modernité. C'est un face à face vertigineux et terrifiant, un réquisitoire âprement mené, avec une dualité morale et sociétale, en un mot, abyssal. Cet anonymat qui nous rebute car c'est nous tous ainsi qui sommes questionnés, analysés, critiqués, remis en question et en doute. C'est nous qui devenons responsables de ce naufrage, nous qui nous justifions vainement, nous qui les avons tués. Et quand on pense se réfugier dans ce personnage que nous méprisons avec dédain, même elle se dérobe et se libère, nous laissant seuls et démunis.

Ce réquisitoire est mené avec une implacable ténacité par trois personnages, dont la frontière entre antagonistes et protagonistes se fait floue à mesure que l'on cherche à s'échapper de cette culpabilité. Tout d'abord, cette capitaine de gendarmerie, reflet accusateur de la protagoniste, mais de nous aussi indirectement. Celle qui nous questionne, nous mitraille, nous décortique, nous laissant à fleur de peau, désorientés, comme débarrassés abruptement d'un masque. Puis, lui, qui n'est qu'une voix, un simple filet de voix en détresse, au bout du fil, du fil de la vie, en équilibriste entre ténèbres et lumière. Celui qui implore notre aide, celui qui meurt parce que nous, qui avons remplacé Dieu dans sa toute-puissance, pouvons le gracier ou le condamner. Un migrant comme on l'appelle, mais un homme, mais une image, l'image du sacrifice. Tous deux sont la voix de notre conscience, ils font appel à notre humanité, ce qui reste en nous qui nous rapproche de ceux qui périssent en mer. Cependant, il reste elle, la mer. Glaciale. Si froide que dans son étreinte, ne nous échappe qu'un hoquet, de faibles résistances, mais dont résulte surtout une impuissance. Omniprésente, silencieuse, inhumaine, elle nous rappelle la futilité de nos préoccupations. C'est la lame qui fait éclater notre vitre protectrice.

Il est d'ailleurs une question de *Naufrage* qui nous gifle et qui nous sonne : « Le naufrage lui-même, en réalité, il importait peut-être de le déterminer quand il avait commencé ». Ce n'est pas tant la mer la responsable. Et indirectement, on sait bien que nous le sommes. Tous. Responsables. *Naufrage* ne fait que nous le rappeler. Vincent Delecroix, agrégé en philosophie, est d'ailleurs familier de ces sujets qui viennent nous questionner et nous confronter à des questions existentielles.

C'est une frénésie de les sauver, de la sauver, et surtout de se sauver soi, son intégrité et sa morale, son empathie et son confort, se sauver de ce gouffre béant qu'est la question migratoire et toutes les tragédies qu'elle sous-entend qui nous mène tout le long de ce livre, de se sortir de cette condamnation du « Tu ne seras pas sauvé ». Se sauver soi à défaut de les sauver eux.

Nauffrage nous jette dans un tourbillon de détresse et d'inéducabilité, de violence et de passivité, d'ombres et de lumière. Et quand on sort de ce livre, quand nous sortons de l'abîme, nous savons que nous ne pouvons retourner en arrière. Nous avons quitté nous aussi une terre, une terre d'ignorance teintée de culpabilité. Nous avons lutté contre ces trois vagues, ces trois chapitres de ce roman. Nous nous en sortons, évidemment. Seulement, ce que nous ne réalisons peut-être pas pleinement, c'est que nous sortons différents. Changés. Nous les avons condamnés. Nous les avons tués. Nous ne serons pas pardonnés. Ils ont amorcé la traversée en novembre, c'est nous qui la finissons. Ne reste alors plus qu'à découvrir ce rivage où nous avons atterri, avec cette pensée coupable qui fait maintenant partie de nous.

Le 7^e prix est attribué à :

Bleuenn FORTIER-KERGOULAY,

Élève en Première au lycée Notre-Dame de Kerbertrand à Quimperlé

D'après *Suite inoubliable* d'Akira Mizubayashi



Échos du Goffriller

Suite inoubliable s'impose comme une œuvre littéraire d'une richesse incommensurable, où les notes de Bach se mêlent aux échos d'une époque marquée par la guerre et la résilience humaine. L'utilisation ingénieuse des suites de Bach comme fil conducteur confère une structure harmonique à cette symphonie littéraire. Akira Mizubayashi orchestre magistralement l'exploration des méandres de la guerre du Pacifique et de ses conséquences déchirantes, laissant transparaître les blessures profondes infligées à l'âme collective du Japon. La métaphore du violoncelle, incarnée par le « Goffriller » de 1712 devient un protagoniste muet mais évocateur, portant en lui les stigmates de l'Histoire.

La trame narrative, tissée avec une habileté remarquable, dévoile un réseau complexe de destins entrelacés. Pamina Schmidt, luthière dévouée, devient le vecteur par lequel les secrets du passé remontent à la surface. Le détablage du violoncelle devient une métaphore de la recherche de la vérité, révélant des lettres et des images cachées, comme des fragments d'une mémoire collective refoulée.

Les danses musicales qui jalonnent le récit apportent une cadence particulière, rythmant l'histoire avec une élégance qui fait écho aux compositions évoquées. Chaque chapitre, portant le nom d'une danse spécifique, dévoile une facette nouvelle de cette saga musicale et humaine.

En explorant les thèmes de l'héritage, de la transmission et de la mémoire, Mizubayashi fait résonner une réflexion profonde sur la condition humaine. La critique acerbe des conflits, qu'ils soient historiques ou intérieurs, s'exprime à travers une plume empreinte d'émotion et de poésie. La musique, omniprésente, se pose en miroir de l'écriture, offrant une voie de guérison et de libération.

L'auteur réussit le tour de force d'émouvoir à travers les mots, tout comme les grandes compositions musicales qui jalonnent le récit. La complexité des personnages et leur évolution au fil des pages ajoutent une profondeur émotionnelle, créant une connexion durable entre le lecteur et cette suite littéraire inoubliable.

En refermant le livre, on reste bercé par la résonance des notes, empreintes d'une nostalgie douce-amère et de la promesse d'une résilience qui transcende les épreuves du temps.

En fin de compte, *Suite inoubliable* est un roman riche en émotion, en histoire et en culture. Il aborde des thèmes universels tels que l'amour, la mémoire et la résilience à travers une lense artistique unique. Les lecteurs se retrouveront plongés dans un monde où la musique transcende le temps et l'espace, et où les récits du passé continuent à résonner dans le présent. C'est une œuvre qui invite à la réflexion et à l'exploration des liens entre la musique et la mémoire, et elle mérite certainement d'être découverte par les amateurs de littérature.

Le 1^{er} prix est attribué à :

Thélio CHALENCON,

Élève en Terminale HLP au lycée Saint-Gabriel à Yssingaux (43)

D'après *Suite inoubliable* d'Akira Mizubayashi



Préface

Dès lors, que j'eus tourné la dernière page de ce livre, je me rendis compte qu'un voyage se terminait, un voyage qui cependant se prolonge dans la « *Première suite pour violoncelle* » de Jean-Sébastien Bach qui, tel un générique de fin viendrait révéler là, toute la profondeur de ce récit mêlant les destins et les générations. Bien que l'éloge de cette œuvre ait été magnifiquement réalisé par Akira Mizubayashi, il semble que les mots ne suffisent pas à décrire l'ineffable majesté qui se dégage de ce court monument de la musique classique mais aussi cette lassitude qui donne un élan poussé par le désespoir et qui fait se dresser les personnages seuls face à une tempête de folie destructrice tel un phare projetant son faisceau de raison et de fraternité sur un nuage de haine aveugle.

L'auteur nous montre à merveille toute la détermination que les personnages peuvent avoir à porter la beauté de la musique comme un pansement pour un monde mutilé, cela nous donne à nous musiciens, luthiers, lecteurs, la mission de porter ce message de paix en l'honneur de ceux qui n'en ont pas les moyens. Ce récit bouleversant nous accorde le pouvoir de faire ressusciter tous les défenseurs de la paix à travers la continuité de l'œuvre sisyphéenne qui est désormais nôtre, nous, jeunesse dont le monde paraît inapaisable, dont la seule arme est notre volonté de changer un monde que l'on s'efforce à nous dire perdu, nous qui sommes au cœur de ce combat peut-être naïfs mais pas moins pleins d'un vœu unanime de fraternité qu'aucune bombe ne pourra étouffer car notre peur n'est pas celle de la mort mais celle d'un jour pouvoir vivre sans espérer.

C'est probablement en usant de la musique classique comme d'un rempart de sensibilité contre la barbarie totalitariste que l'on s'aperçoit de la grandeur du geste qui ne prétend à aucune gloire, préférant humblement émouvoir l'auditoire et le transporter loin des ravages de la réalité. La lecture de ce livre bien qu'étant partagée entre la seconde guerre mondiale et notre époque porte un message intemporel, message qui se distingue parmi tant d'autres grâce à la singulière liaison entre l'amour ardent, malgré un contexte de haine destructrice, et l'élan artistique trouvant lui aussi la force de surpasser tous les interdits au nom

de la passion. Cette force qui anime les personnages nous montre qu'il est possible d'être plus fort que nos oppresseurs sans pour autant entrer dans une spirale de violence et de haine mutuelle.

Ce roman plonge dans l'univers grandiose de la musique classique d'une manière qui nous donne envie à notre tour d'explorer ce genre musical exceptionnel au travers des compositeurs de génie, des musiciens virtuoses mais également et surtout à travers les messages que la musique a le pouvoir de porter, au-delà des cultures et des langues, c'est un message délivré à l'intention de l'humanité toute entière, et tant qu'il y aura quelqu'un pour entendre ce message, celui-ci résonnera dans le cœur de ceux qui osent y croire.

Le vent de liberté et d'espoir qui entre dans nos consciences de lecteurs nous donne toute la force de prétendre à un futur meilleur malgré les évocations au passé nous rappelant notre devoir de préserver la paix dans un monde où l'on oublie trop souvent notre humanité. Enfin si nous devons trouver un sens à ce roman, mis à part celui d'apprécier une plume d'une rare beauté, ce serait celui d'une ode au souvenir.

CATÉGORIE « CLASSES GONCOURT »

Le 2^e prix est attribué à :

Julie PEGAS,

Élève en Seconde au lycée de Haute Auvergne à Saint-Flour (15)

D'après *Triste tigre* de Neige Sinno

*

Souvenirs destructeurs

Pas d'heures particulières

L'air

Comme un enfer

Loin du paradis

Où tout est possible, il lui a pris sa vie.

Doigts qui s'entrelacent,

Forme de menace

Comme une chose irremplaçable,

Ce qui s'évade, la senteur

De son cœur,

Une grande douleur

Remplie de pleurs,

Une odeur de noir et de peur

Une odeur de rouge et de doute

Tout cela coule

Dans ses pensées

Pour une éternité

« Il n'attendait que d'être aimé »

C'est ce qu'il disait.

CATÉGORIE « CLASSES GONCOURT »

Le 3^e prix est attribué à :

Circé BADUEL,

Élève en Seconde au lycée de Haute Auvergne à Saint-Flour (15)

D'après *Suite inoubliable* d'Akira Mizubayashi

*

La force de la musique

Écouter l'écoulement de l'eau

Murmurer machinalement les mots des marronniers,

Entendre les tendres bruissements des coudriers

Rire des dires d'un grand frère,

Violoncelle, Goffriller et vielle,

Entrer dans un jardin secret,

Imaginer un banc, déposer là

Le message caché, dissimulé aux yeux mal intentionnés,

Latin découvert au matin...

Entrevoir une vue vibrante de la vie,

Mélodie, ressentie en symphonie

Envoutant cette petite fille aux yeux émerveillés.

Négliger une partie de badminton tant désirée.

Toucher aux sons des oiseaux par violoncelle interposé.



RÉGION BRETAGNE
RANNVRO BREIZH
REJION BERTÈGN

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35711 Rennes cedex 7
Tél. : 02 99 27 10 10 | [X twitter.com/regionbretagne](https://twitter.com/regionbretagne) | [f facebook.com/regionbretagne.bzh](https://facebook.com/regionbretagne.bzh) | [@ region.bretagne](https://instagram.com/region.bretagne)
www.bretagne.bzh
